

Chions sur l'adversité — Première salve Une méta-conférence du professeur Bourlemou

Christian Monnin

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monnin, C. (1999). Chions sur l'adversité — Première salve : une méta-conférence du professeur Bourlemou. *Liberté*, 41(5), 93–108.

En toute liberté

CHIONS SUR L'ADVERSITÉ: PREMIÈRE SALVE

Une méta-conférence du professeur Bourlemou¹

Mesdames et Messieurs, distingués Membres du comité de rédaction, chers abonnés, une fois n'est pas coutume, rentrons sans plus tarder dans le vif et le lard du sujet. Juste un aveu pour introduire au carnage: les savants sont des bêtes malfaisantes comme les autres. Plus précisément des grands fauves, de redoutables prédateurs qui s'entredéchirent, qui, mais baste.

Un opuscule contenant les réflexions d'un obscur confrère français sur la conversation m'est récemment tombé entre les mains, sobrement intitulé *La Conférence de Cintegabelle* et signé par Lydie Salvayre². Elle, elle est

1. Notice biographique.

Le professeur Bourlemou est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages (à paraître d'ici 2034) et de nombreuses contributions à des revues de music-hall. On lui doit aussi un graffiti mémorable dans les toilettes du Café du commerce. Ses théories lui ont valu tout un tas de déceptions, à commencer par une hilarité incontrôlable du jury de Stockholm, qui en a tiré une pièce de boulevard et quelques chansons grivoises qui résonnent encore dans les casernes. Pour avoir par inadvertance signé une série d'articles diffamatoires basés sur des informations non vérifiées dans un tabloïd à grande diffusion, il a été mis sur la paille et sur le B.S. par de retentissantes poursuites en dommages et intérêts. Mardi dernier, dans une tentative désespérée pour se refaire, il a du pied gauche écrasé 58 588 fourmis en 5 min, échouant ainsi à 12 fourmis du record Guinness qui lui aurait valu une croisière de 6 mois sur le lac Léman.

2. Seuil / Verticales, 1999, 123 p.

mieux connue de nos services, on l'a déjà cuisinée, j'ai même une fiche sur son cas. Je vous la lis : « Lydie Salvayre, parents espagnols, mère anarchiste, père communiste, réfugiés en France après la guerre civile. La quarantaine, psychiatre, travaille auprès des enfants dans un centre de santé de la banlieue parisienne. A publié trois romans remarquables, *La Déclaration*³, *La Puissance des mouches*⁴ et surtout *La Compagnie des spectres*⁵, deux romans bizarrement passés inaperçus et épuisés, *La Vie commune*⁶ et *La Médaille*⁷, ainsi qu'un bref texte atypique sous forme de cours magistral, *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers*⁸. »

À l'attention des malveillants qui me soupçonnent de refiler tout le boulot à mes recherchistes, je vais proférer devant vous et sans les mains quelques succinctes mais pénétrantes généralités sur cette œuvre qui couvre déjà une décennie. Je dirai tout d'abord que l'écriture de Lydie Salvayre semble répondre au silence, à l'absence ou à la disparition de l'autre. Comme toute écriture, dites-vous ? D'une manière plus ou moins manifeste, je le concède. C'est alors une question d'accent. Or, la construction de ses romans est précisément toujours axée sur cette absence : vide laissé par l'être aimé/haï à la source de *La Déclaration* ; mort de la mère, assassinat du père et silence des interlocuteurs dans *La Puissance des mouches* ; absence du frère tué par des miliciens de Vichy et mutisme obstiné de l'huissier sous l'insulte dans *La Compagnie des spectres* et, bien sûr, silence de l'auditoire dans *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers* et dans *La Conférence de Cintegabelle*, marquée en outre par la disparition récente de la femme de l'orateur.

3. Julliard, 1990, 142 p.

4. Seuil, 1995, 174 p.

5. Seuil, 1997, 187 p.

6. Julliard, 1991, 128 p., réédité par Verticales en 1999.

7. Seuil, 1993, 168 p.

8. Verticales, 1997, 44 p.

L'absence de l'autre, c'est également l'absence d'un régulateur de la parole et, au-delà, du comportement. Chez Lydie Salvayre, le discours tend alors à prendre la forme de monologues qui prolifèrent sans répondant et sans garde-fou, dont les péripéties occupent une place presque aussi importante que l'intrigue proprement dite. Les rares interventions des interlocuteurs sont soit reprises par l'orateur⁹, soit perceptibles seulement dans les détours ou la direction qu'elles lui imposent. Les destinataires n'ont pas un accès direct à la parole. À l'extrémité de l'horizon ouvert par un tel mutisme, il ne reste en guise de butoir à ce discours tourbillonnant, parfois même sans queue ni tête, que son envers le plus abrupt, en quelque sorte le plus cru : il se heurte à la chair.

L'incarnation est ainsi une figure récurrente dans les défluviations des orateurs de Lydie Salvayre, qui la nient et la décrient avec d'autant plus de véhémence qu'elle s'impose comme la limite péremptoire du réel : corps de l'aimée dans *La Déclaration* (« TU ES INCARNÉE », p. 10) ; figures parentales et corps de la loi (l'avocat, le juge, le psychiatre) dans *La Puissance des mouches* ; corps de la loi encore (l'huissier) et chair de la chair (la fille essaie de juguler le délire de sa mère) dans *La Compagnie des spectres* ; corps gargantuesque de Lucienne dans *La Conférence*, nous allons y revenir. De là ma volonté de rentrer dans le lard, je ne raconte pas n'importe quoi, que les malveillants cessent de se rengorger.

Après ce long hors-d'œuvre, imposé par l'art de la conférence — ouvrir l'appétit, faire saliver, donner un avant-goût d'une juteuse exécution en règle —, me revoilà enfin parcourant pour la première fois cette *Conférence de Cintegabelle* avec une stupéfaction mêlée de perplexité et, je le dis en toute franchise, d'amère déception. Du haut de son estrade et de sa science pré-

9. Par exemple : « De quand datent-ils ? Vous voulez savoir de quand datent nos derniers rapports ? », *La Puissance des mouches*, p. 67.

sumée, un confrère, donc, donne une conférence qu'il voudrait balistiquement imparable au cours de laquelle il se répand devant ses concitoyens¹⁰ en une défense et illustration de la conversation. Il aborde successivement, en trois parties de longueur inégale, ses vertus, les conditions indispensables à son essor, et présente enfin quelques exemples génériques de conversation. La rigueur de son propos est toutefois constamment perturbée par des digressions qui le ramènent au souvenir de son épouse fraîchement mise en bière. Voilà globalement une entreprise louable à laquelle, dans son principe, je souscris à deux mains, d'autant que j'en fais moi-même profession. Mais, par delà le principe et l'intention, il y a la manière, dont je voudrais vous entretenir dans le cadre d'une réflexion critique sur l'art de la conférence. Je vous emmène donc ce soir dans les arrière-cuisines où sont sélectionnés puis préparés, avec un art savant du dosage, les ingrédients d'une délectable conférence.

Le dedans hait le dehors

La conférence comme genre a deux caractéristiques majeures : une structure à dominante argumentative (logique plus que chrono-logique¹¹) et une oralité saupoudrée de diverses formes d'adresses au public. La composante narrative est d'ordinaire reléguée à l'exemplification et à d'éventuelles digressions. En d'autres termes, la conférence progresse comme une démonstration (et non un récit) soutenue par un énonciateur qui occupe en priorité des fonctions méta-narratives : fonctions de *régie* (ponctuer l'organisation interne) et de *communication* (établir ou maintenir le contact avec le destinataire), fonction d'*attestation* et fonction *idéologique* (rapports

10. Cintegabelle est un chef-lieu de canton en Lauragais, dans le sud-ouest de la France, par ailleurs ville d'origine de Lionel Jospin, mais ça n'a aucune espèce d'importance.

11. Sa chronologie est discursive et non diégétique.

affectifs et intellectuels de l'énonciateur à son discours)¹². La récupération et l'utilisation littéraire de la conférence opèrent des modifications au genre et rencontrent plusieurs difficultés, dont je vais risquer un petit inventaire sans prétention d'exhaustivité et en goûtant les solutions adoptées dans *La Conférence de Cintegabelle*.

Tout d'abord, la situation énonciative doit nécessairement être représentée et contenue dans le texte. De partiellement extra-textuelle dans le cas d'une « vraie » conférence, elle est forcée de devenir strictement intra-textuelle. Le contexte de sa présentation publique, ainsi que les événements discursifs (ou autres) qui sont susceptibles d'y survenir, et dont une part, irréductible, ne peut être programmée dans le texte (cafouillages, questions intempestives, remarques ou allusions contextuelles), sont sommés d'apparaître à l'écrit dans une conférence littéraire. Il en résulte que le texte de cette dernière est paradoxalement relevé de plus de signes d'oralité qu'une conférence publiée suite à sa présentation effective : c'est qu'elle doit mimer la situation magistrale qui n'aura jamais lieu ailleurs que sur le papier.

En pratique, il s'agit moins toutefois d'une difficulté que d'une des principales ressources expressives du genre, par les ruptures de ton qu'elle permet, sinon impose entre le prévu et l'imprévu, la maîtrise et le dérapage. Lydie Salvayre en exploite la plupart des possibilités, dont je ne citerai qu'un exemple, et à seule fin d'en mésuser d'ici peu, je vous le promets. Il s'agit d'un cafouillage de mon cher confrère : « Tout cela n'est pas simple. Je sens que je m'enlise. Comme chaque fois que j'essaie de penser. Je ne vois d'autre moyen, pour retomber sur mes pattes, on ne peut rêver d'expression plus appropriée, d'autre moyen que de citer Baltasar Gracian (...) » (p. 18). Pour l'heure, je me contenterai de

12. Pour cette typologie, voir Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972, p. 261 et suiv.

reprocher à Lydie Salvayre de sur-verbaliser les ratés discursifs de son orateur délégué, ce qui les alourdit d'autant. Je m'explique, à l'aide d'une autre menue tranche de salami théorique.

L'en-faire du dire

La conférence est un genre qu'on pourrait qualifier d'événementiel dans la mesure où la narration est généralement confinée à l'exemplification: elle enchaîne des arguments, non des actions (ou alors celles-ci ont valeur d'arguments). Le principal événement d'une conférence, c'est son propre déroulement discursif, éventuellement parsemé d'accrocs, d'interruptions et autres contretemps. Dans une utilisation littéraire, elle doit être elle-même une sorte d'aventure pour suppléer à son absence de saveur épique par un ersatz de tension dramatique. Le faire et le dire, l'action et l'énonciation, se recouvrent: la conférence est essentiellement *un discours en représentation*.

Or, Lydie Salvayre n'en laisse souvent pas affleurer les coups de théâtre sans les enceindre d'abord d'un moule supplémentaire de langage. Elle étouffe l'événementialité déjà réduite du genre, qui est une autre de ses ressources expressives. Autrement dit, elle ne laisse pas le discours *se montrer*. Elle dit le faire au lieu de laisser le faire dire, et je ne me gêne pas pour le lui envoyer dire. Reprenons le cafouillage cité un peu plus tôt avec malice. Au lieu de laisser son conférencier s'enliser sous nos yeux, patauger, puis trouver une piteuse parade, elle lui fait non seulement dire qu'il s'enlise, mais *qu'il sent qu'il s'enlise*, avant d'introduire explicitement sa pirouette rhétorique comme une pirouette (« je ne vois d'autre moyen, pour retomber sur mes pattes... ») ¹³. En somme,

13. Mon intégrité me contraint à préciser que la sur-verbalisation semble parfois s'autoriser d'un bon mot facile et fade qu'elle permet de placer (il est question de singe dans ce paragraphe, « retomber sur ses pattes »), mais qui, à mon sens, ne suffit pas à faire passer la pilule.

le dire c'est bien, mais le faire, c'est mieux. Les exemples sont fréquents, qui prouvent ce que j'avance, mais je ne suis payé que pour 14 feuillets. Je vous renvoie plutôt aux pages 31, 36, 38, 47, 49, 55, 56, 79, 93, 102, 114, etc.

Cependant, une conférence nutritive, saine et bien ficelée se doit de relever les réprimandes de quelques parcimonieux compliments sans matière grasse, eux-mêmes disposés dans un plat préalablement saupoudré de théorie tamisée. Que le dire et le faire coïncident ne signifie pas qu'ils concordent pour autant : le propos du discours (le dire) peut être contredit de différentes façons par l'acte de discours (le faire), notamment par la stratégie rhétorique de l'orateur, ou même carrément par sa situation énonciative. Ainsi par exemple, la tirade contre les « cochons amphigouriques » qui « s'épuisent en phrases obscures » (p. 54), enfrenant ainsi la condition de clarté, est fréquemment démentie par l'utilisation de termes recherchés jusqu'à l'affectation et qui suscitent des questions dans l'auditoire (« prosopopée » et « concupiscible », p. 16, « épithalame », p. 101, « aède », p. 105). Mais la plus évidente dissonance entre dire et faire concerne le thème même de la *Conférence de Cintegabelle* : car cette défense et illustration de la conversation est contredite *dans les faits* par la position du conférencier, qui soliloque devant un auditoire silencieux, qu'il finit tout de même par convier au Café des Ormes pour tailler une bavette. La *Conférence* repose sur cette première et piquante contradiction (d'ailleurs peu exploitée) que d'autres viendront encore pimenter, nous le verrons.

Le récif du récit

Mettons à présent la main à la pâte du premier gros problème rencontré par la conférence littéraire, en commençant toujours par un soupçon de levure théorique. Il concerne la non-narrativité du genre, que j'ai déjà mise dans la balance. Servi sans accompagne-

ment, le discours argumentatif est un plat terne, conditionné, qui se mange froid, et, en définitive, peu digeste. Il risque d'ennuyer rapidement le lecteur, qui est avant tout friand d'anecdotes savoureuses. Pour obtenir une conférence conviviale, festive, et digne de figurer dans une collection littéraire, il importe donc de l'apprêter. Il faut pour ainsi dire le soumettre à un régime de nature à alléger la lourdeur de la démonstration, qui doit cependant rester la pièce de choix. Il existe pour ce faire plusieurs trucs dont le premier consiste à la déglacer avec un bouillon de récit. Dans ce cas, le problème est : comment ajouter une trame narrative sans faire des grumeaux ?

Lidye Salvayre exploite très peu l'événementialité de la conférence à cette fin : aucune précision, avant l'ultime paragraphe, sur le lieu où elle se déroule, sur la composition de l'assistance, ni sur les circonstances directes qui ont placé cet orateur grand-guignolesque sur une estrade (a-t-il été invité à parler, par qui, pourquoi ? Il n'y a pas de remerciements ni de mise en situation). Autrement dit, elle ne narrativise pas le faire de la conférence. Elle a au contraire pris le parti de mettre en scène des personnages et des événements extérieurs à la situation d'énonciation, hors le temps et le lieu de la présentation. De ce fait, les nombreuses anecdotes disséminées dans l'exposé se greffent sur le propos (par glissement ou association) et non sur le contexte (par irruption ou allusion). Petit à petit, par accumulation, ces digressions relatent quelques événements récents de la vie de l'orateur, tout en esquissant quelques personnages secondaires (tels « l'écrivain régional » et M. Tribulet) qui servent de cas ou d'illustration. Mais elles dressent surtout le portrait de la copieuse Lucienne, la défunte femme du conférencier, qui est régurgitée de manière obsessionnelle.

Ce choix de Lydie Salvayre a une conséquence majeure qui est en même temps sa motivation la plus plausible : au lieu d'ancrer la conférence dans sa

situation d'énonciation au moyen d'anecdotes qui lui seraient directement liées, il accentue au contraire le hiatus entre argumentation et narration, au point d'en faire des antithèses. Car cet arrière-fond romanesque semble avoir été mijoté pour contrevenir en tout point à la démonstration. C'est la deuxième contradiction, qui se superpose à celle que j'ai déjà signalée entre la position du conférencier et la teneur de son propos. Lucienne est en effet l'incarnation du mutisme, de l'interjection, et du prosaïsme le plus borné. Bref, l'exact inverse de la conversation dont l'orateur s'évertue justement à vanter les vertus avec un lyrisme ampoulé. À la rigueur méthodique et à l'élévation de pensée dont il se targue, Lucienne oppose le désordre de ses chairs proliférantes et à vif, son existence végétale (« elle avait, du chou, la rondeur presque parfaite, l'immobilité légumière et l'énigmatique beauté », p. 31-32), puis neuro-végétative. Ils forment à ce titre un couple des plus dépareillés : le physique de Lucienne est aussi démesuré et flasque que celui de son mari est sec, frêle. La corpulence est inversement proportionnelle à la loquacité.

En chaire et en noces

Dans l'univers romanesque de Lydie Salvayre, le verbe ne vaut pas chair, mais la chair est faible, hélas, et j'ai lu tous ses livres. Or, c'est là que le découplage radical de l'argumentation et de la narration trouve sans doute sa justification, en rapport au reste de l'œuvre : la chair y apparaît comme l'envers et la limite qui arrête et aspire simultanément le discours. La relation au corps de l'orateur qui, paradoxalement, prétend lui-même incarner la parole¹⁴, est ambiguë, que ce soit dans sa tirade sur les technologies de communication¹⁵ ou, de

14. « L'homme de la conversation, en un mot, c'est moi », p. 85.

15. Où il se déclare révolté par la désincarnation, mais aussi attiré par cet « affranchissement » de l'esprit, p. 30-33.

manière plus générale, dans le rapport qu'entretient son discours avec sa « Vénus callipyge » (p. 36). Les bourrelets de Lucienne sont une sorte improbable de gélatine en croûte, dont l'indifférence encourage le flot de paroles de l'orateur qu'à d'autres moments elle censure brutalement. D'un côté, celui de la croûte, sa pâte brise le discours, l'interrompt, le castre : « dès que j'aborde le chapitre théorique, je m'emballe, je m'emballe. C'est que j'en fus longtemps sevré. Par ma bibiche. » (p. 84) Son décès consacre alors la libération de la parole de l'orateur, ce que lui-même reconnaît à plusieurs reprises, lorsqu'il mentionne les bons côtés du veuvage. De l'autre, celui de la gélatine, elle est une auditrice complaisante mais imperméable à tous les discours qui glissent à sa surface, comme l'eau sur une baleine : le silence dont Lucienne est très généreuse « appelle et encourage l'abondance de [s]on dire. » (p. 39) En ce sens, la *Conférence* est un prolongement des soliloques dont l'orateur abreuvait auparavant Lucienne, qui préférerait, pour sa part, s'empiffrer de nourritures plus terrestres. C'est pourquoi il continue à s'adresser si souvent à elle, au point d'ériger le dialogue avec les morts en exemple ultime de conversation.

Le découplage des anecdotes par rapport à la situation d'énonciation, qui a pour effet d'opposer l'argumentation et la narration, permet donc à l'auteur d'inscrire dans le corps même du texte la thématique, récurrente dans son œuvre, de l'incarnation. Il suscite des ruptures comiques, des collisions parfois truculentes entre langue châtiée et trivialité la plus crue. Ainsi, par exemple, cette conférence dédiée à la conversation s'ouvre-t-elle par des considérations sur la disparition du rot. Mais quelle est au juste la valeur calorique de cette recette ?

Lourdeurs d'estomac

Pour que la chapelure narrative saupoudrée dans la démonstration finisse par s'agglomérer en croustillant

tableau de mœurs conjugales, il faut que la majorité des exemples et digressions s'y rapporte avec une insistance des plus lourdes pour l'équilibre diététique de la conférence. Pour motiver à son tour cette insistance obsessionnelle de l'orateur, il ne fallait pas moins que le traumatisme du décès récent de Lucienne. Parfois drôles, bien amenées, les transitions et autres décrochages systématiques de la démonstration vers ce même attracteur narratif extra-contextuel ont souvent un côté mécanique et artificiel, voire carrément forcé. Au milieu des « comme Lucienne », « Lucienne par exemple », « pour parler comme Lucienne » et autres « depuis que Lucienne est partie », je ne citerai qu'un exemple, dont la lourdeur, digne de Lucienne justement, se passe de commentaires : « Eh bien, ce soir-là, presque tous faisaient une tête d'enterrement. Qu'ai-je dit ? Enterrement ? Il est des mots qui ne devraient jamais passer mes lèvres. Des mots qui à eux seuls font s'abattre sur moi le flot des souvenirs. Je revois tout à coup le cimetière sous la pluie, [...] » (p. 106). La narrativisation du contexte et du faire de la conférence aurait peut-être pu contrebalancer cette surcharge pondérale ou du moins servir à l'occasion de liant entre argumentation et narration.

Cette construction antagonique ou oppositive, dont j'ai analysé les deux paliers fondamentaux de contradiction, frôle parfois, en surface, l'inconséquence pure et simple. Ainsi, Lucienne est, comme je l'ai dit, un personnage contrepoids, au statut ambivalent. Cependant, à force de caricature, sa saveur de contradiction aigre-douce tourne à l'amère incohérence. Tour à tour l'orateur vante les qualités de sa conversation (le don de son silence, sa capacité à réduire une pensée) et déplore l'inexistence des échanges dans le couple, tués dans l'œuf par les insultes de Lucienne. Parfois, donc, il semble qu'elle le laisse déblatérer tout son soûl (p. 39), d'autres fois qu'elle l'arrête sitôt que sa pensée prend son envol : « Mais

tu vas la boucler, oui, me criait-elle, en me donnant une bourrade dans le dos dès que je tentais de la mener dans les méandres de l'abstraction pure. [...] À telle enseigne que je cessai de lui soumettre mes transcendantes cogitations. [...] Puis je cessai de lui parler tout court. » (p. 84) Il n'est pas jusqu'au récit de leur première rencontre qui, suivant les versions, ne se contredise partiellement, l'accent étant mis tantôt sur la performance verbale de l'orateur (p. 15), tantôt sur la promptitude du passage à l'acte (« les préambules furent réduits à la portion congrue. L'affaire menée tambour battant », p. 99), précipitation qui fut d'ailleurs « fatale » à toute conversation ultérieure entre les partenaires. Incohérents également les conseils dispensés aux jeunes auteurs ambitieux, qui devraient s'efforcer de briller dans les conversations de salon par des saillies spirituelles et, quelques pages plus loin, se contenter de coucher sur papier leurs opinions ineptes, ce qui les dispenserait d'apprendre à converser. Incohérent encore, le personnage de l'écrivain régional qui, d'abord, « dès qu'il se trouve jeté dans le monde, s'empêtre, balbutie », si bien que « l'on se fait sur la foi de ses piètres discours une piètre opinion de lui-même » (p. 17), pour ensuite être investi d'un « entregent » qui l'amène à fréquenter non seulement les politiciens locaux, mais aussi les salons littéraires parisiens.

J'arrête, de peur d'être accusé de cracher dans la soupe de cette *Conférence* qui malaxe un peu tout et son contraire. Explicables en partie par le caractère évidemment ludique de l'entreprise, ces inconséquences me semblent néanmoins symptomatiques d'une résolution déficiente des problèmes les plus délicats auxquels se heurte la conférence littéraire, qui vont nécessiter quelques touches de glaçage théorique.

Retours à la ligne

Choisir la conférence, c'est choisir un moule étroit et contraignant, dans la mesure où ce genre est très codifié,

en raison non seulement de sa structure à dominante argumentative, mais aussi de ce que j'appellerais une sur-conscience formelle: c'est un discours en représentation, qui s'écoute parler et feint de s'ajuster aux attentes et, éventuellement, aux réactions de son destinataire. Dans un usage littéraire, il importe cependant d'en désamorcer la rigidité et le sérieux, sous peine d'être platement sentencieux. Pour ce faire, deux directions s'offrent schématiquement. Premièrement, la *dilatation* qui procède soit par un relâchement de la rigueur argumentative et un élargissement du cadre protocolaire strictement magistral (chez Pinget ou Beckett par exemple); soit par l'inscription dans un contexte plus vaste, romanesque (*Maîtres anciens* de Thomas Bernhard) ou dialogique (les *Entretiens avec le Professeur Y.* de Céline). Deuxièmement, la *condensation*, qui accentue au contraire ce côté formel, empesé et autoritaire, parfois jusqu'à le faire tourner à vide tandis que le propos sombre dans l'absurde (*Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq) ou dans le délire (*Les carnets du sous-sol* de Dostoïevski).

Lydie Salvayre a clairement pris la seconde direction. La *Conférence* est ainsi soigneusement divisée en trois parties, précédées d'une introduction qui en expose le plan. Chaque articulation est par la suite introduite dans le discours (fonction de régie) et signalée par des intertitres discrets. En outre, l'orateur surenchérit à plusieurs reprises lourdement sur sa volonté de rigueur et sur sa compétence (son « génie ») en vertu desquelles il anticipe pour son « discours capital » des retombées médiatiques nationales et « dans la postérité la place qu'il mérite: le pinacle. » (p. 28)

Toutefois, et par-delà le choix stylistique, c'est toute une économie du propos qui est en jeu dans la « condensation ». Car le respect outré des formes s'accompagne presque naturellement de la rigidité des idées. Dans une conférence qui en rajoute sur la raideur formelle et la componction, cette rigidité confinerait volontiers à l'in-

transigeance, voire à l'intolérance la plus réactionnaire. *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers* propose une excellente illustration de cette parenté. Un huissier aux idées plus qu'arrêtées, pincé, très à cheval sur les principes, présente sans vergogne des stratégies pour mener à bien une saisie chez des pauvres qui sont tous, comme chacun sait, ignorants, fourbes, menteurs, et vivent dans des taudis où « saleté, désordre, mauvaises odeurs et déprédations multiples sont la règle absolue ». (p. 36). Son exposé se porte résolument à la défense d'un ordre autoritaire en parfaite adéquation avec sa forme. La *Conférence de Cintegabelle* est cependant exempte d'un tel extrémisme, malgré son orientation manifeste vers la condensation. Au contraire, cette défense et illustration de la conversation, mis à part quelques accents conservateurs, se veut ouverte, humaniste, et même progressiste. Est-il possible de promouvoir un idéal d'ouverture et de dialogue dans un monologue péremptoire ? Voilà l'ultime contradiction à laquelle est confronté mon estimé collègue.

Lydie Salvayre n'a en quelque sorte pas voulu assumer jusqu'au bout le parti pris de la condensation, ce qui n'est pas en soi un péché, mais plutôt une audace, puisqu'elle se mettait ainsi au défi de bousculer les conventions et les limites du genre. Elle a notamment tenté de dépressuriser sa conférence au moyen des digressions narratives et autres dérapages pour lui ajouter une dimension burlesque et quelques touches de satire sociale (la vie de province, l'extrême-droite, l'arrivisme, le milieu littéraire parisien). Mais outre la lourdeur de ces décrochages, elle ne parvient pas à équilibrer l'économie de son propos de façon à concilier ces deux exigences. Car la recette d'une conférence à condensation mais sans agent conservateur extrémiste comporte à nouveau deux grandes avenues pour en alléger la raideur formelle et intellectuelle : soit aligner des arguments farfelus (dans la forme ou sur le

fond) en vue d'une démonstration originale, ou au moins pertinente ; soit, au contraire, mettre au service d'une démonstration absurde des arguments du plus grand sérieux.

Or, c'est là, selon moi, la principale faiblesse de cette *Conférence de Cintegabelle*, car Lydie Salvayre emprunte indifféremment chacune des deux voies, jusqu'à discrediter et sa démonstration et ses arguments sans nous faire rire. Globalement, l'objet de la démonstration est des plus convenus, pour ne pas dire d'une platitude finie. L'exaltation des vertus du dialogue est en effet un hénaurme cliché de l'humanisme bien pensant. Exemple : « j'affirme devant l'univers entier, que les risques de voir des guerres éclater diminueraient en proportion si les hommes conversaient davantage » (p. 23). Conster-nation. Même en admettant la nécessité de réaffirmer à l'occasion des évidences, il fallait impérativement apporter une perspective originale ou décalée sur ce thème casse-gueule. Malheureusement, les quelques arguments pertinents, mais très banals (« il faut avoir de la mesure, mais oser dire ce qu'on pense »), côtoient les plus farfelus (tel « le confort du derrière »), voire les plus ineptes (« la présence d'au moins deux personnes »), mais ils sont néanmoins rarement drôles. Quant aux « axiomes » qui émaillent la démonstration, ils sont en majorité inintéressants (« Tout homme qui converse place l'autre aussi haut que lui », p. 64), n'apportent rien à la démonstration (ce sont de simples reformulations) et manquent de la pincée d'esprit ou de poésie qui aurait pu en faire des aphorismes plaisants. Ainsi, l'argumentation échoue à renouveler un propos en lui-même absolument banal, et ne réussit (n'ose) pas en faire carrément une farce drolatique. En d'autres termes, les arguments comiques sont traités avec sérieux sans être drôles et les arguments disons valides sont des truismes abordés sans originalité ni force persuasive.

Faute de s'en tenir à l'une des avenues que j'ai moi-même péremptoirement tracées, cette *Conférence* louvoie donc sans cesse entre l'adhésion la plus fervente et l'ironie la plus distanciée par rapport à des lieux communs et à des inepties, condamnant son propos à l'innocuité, sinon à la vacuité. Seuls surnagent alors quelques drôleries ou jeux de mots et la composante narrative dont j'ai déjà dit ce que je pensais. Conjointement, l'orateur oscille entre la lucidité (il est ainsi capable de déceler le « vieux réflexe du troupeau » dans tel de ces comportements lors d'un cocktail littéraire, p. 107) et un aveuglement benêt et satisfait (notamment sur la portée de sa conférence) au point que sa précieuse crédibilité prend l'eau de tous bords. Parfois il fait preuve d'un solide bon sens (qui ne dépasse pas celui du commun), parfois il est naïf ou insensé. Le lecteur n'est convaincu de rien, n'est pas même poussé à réfléchir. De plus, il s'amuse peu de ces divagations désordonnées et, à la longue (le texte ne fait pourtant que 123 pages !), fastidieuses.

C'est la fatale faute de ton qui limite grandement l'intérêt du livre de Lydie Salvayre. Pour aiguïser cette conférence mi-figue mi-raisin, il aurait fallu qu'elle tranche : ou bien faire dire quelque chose d'intéressant à son orateur, en arrêtant son choix sur un propos plus pointu ou en le dotant d'arguments mieux ciselés ; ou bien faire basculer franchement le tout dans l'absurde et le délire, en accentuant le côté comique, qui n'est qu'intermittent et inégal. Cette indécision accuse la minceur du propos et la grosseur des ficelles.

Voilà. Je vous dis pas le bien que ça fait de taper sur la concurrence. Pour ceux qui se gausseraient déjà à l'idée que j'ai bêtement dévoilé tous mes ingrédients secrets, je précise que j'en ai utilisé au moins un que je n'ai pas révélé. À vous de le trouver, petits malins.